Carl W. ERNST, *Eternal garden. Mysticism, History and Politics at a South Asian Sufi Center*, with a foreword by Annemarie Schimmel. State University of New York Press, Albany, 1992. 23 × 15 cm, XXXI + 381 p., 6 tabl., 5 cartes, 17 photos, bibliogr., index.

Le Deccan (indo-persan *dakhan*, terme dérivé du sanscrit signifiant sud), plateau continental au sud du sous-continent indien, fut soumis par le sultanat de Delhi au début du XIVe sous les Ḫalǧī et les Tuġluq. Il acquit dès 1347 son autonomie avec la dynastie turque des Bahmanides qui se rapprocha de plus en plus de l'Iran : au tournant des XVe et XVIe siècles l'Empire bahmanide éclata en cinq sultanats (Khandesh, Ahmadnagar, Bidar, Bijapur et Golconde) qui devaient être progressivement absorbés dans l'Empire moghol au cours du XVIIe siècle. Le Deccan fut le creuset d'une culture indo-musulmane composite originale : aux éléments dérivés du sultanat de Delhi s'ajoutèrent des emprunts directs aux pays arabes et à l'Iran comme aux cultures locales (sans compter la présence des Abyssiniens qui furent politiquement influents). Le développement du soufisme dans le Deccan fut modelé par ces influences diverses (on y trouve par exemple la confrérie iranienne Niʿmatu'llāhiyya qui est absente du Nord). L'étude du soufisme au Deccan avait été négligée jusqu'aux années 1970. Richard Eaton fit un travail de pionnier en étudiant les soufis qui, centrés dans la ville de Gulbarga, la première capitale des Bahmanides, ont fait la réputation du sultanat de Bijapur [52] ; cette recherche a été récemment élargie par Muhammad Suleman Siddiqi dans son livre sur les soufis de l'Empire bahmanide [53].

Le présent ouvrage innove par le lieu d'enquête choisi, les sources utilisées, et par la méthode employée. Carl Ernst a choisi comme objet de recherche un complexe religieux de la confrérie Čištiyya à Khuldabad, près d'Aurangabad ; au moment de la dissolution de l'empire bahmanide il fut inclus dans le sultanat d'Ahmadnagar et jouit en même temps du patronage du sultanat voisin de Khandesh, dont la capitale Burhanpur était nommée d'après le saint fondateur du complexe de Khuldabad, Burhān al-dīn Ġarīb Čištī (m. 1337). L'auteur a trouvé là un corpus hagiographique jusqu'ici négligé ; il l'a complété par des documents d'archives administratives ; il a ainsi formé un ensemble important de sources nouvelles. Enfin, il n'a pas voulu, à la différence de P.M. Currie [54] et de Richard Eaton dont il se démarque explicitement, faire une histoire « objective » du soufisme dans le Deccan ; il se propose de « présenter une méthode pour lire les textes soufis de façon historiographique » (p. XXVIII). Cette préoccupation nous donne la clef de l'aspect déconcertant de ce volume : tout en présentant une masse de documents nouveaux, il est essentiellement consacré à des problèmes d'interprétation, et il est difficile d'y retrouver le fil du récit historique. Après un avant-propos d'Annemarie Schimmel et une préface où l'auteur explique ses intentions, l'ouvrage comprend trois parties.

52. Richard Maxwell EATON, *The Sufis of Bijapur, 1300-1700 : Social Roles of Sufis in Medieval India*, Princeton University Press, Princeton, 1978.

53. Muhammad Suleman SIDDIQI, *The Bahmani Sufis*, Idarah-i Adabiyat, Delhi, 1989.

54. Voir, ci-dessus p. 96, le compte rendu de son ouvrage sur Muʿīnu'd-Dīn Čištī.

BCAI 11 (1994) C.W. Ernst: Eternal garden. Mysticism, History and Politics at a South Asian Sufi Center, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La première (p. 1-93) est historiographique. Elle est consacrée à l'historiographie de l'islam en Inde en général ; puis à l'élaboration de la littérature hagiographique de la Čištīyya dans le sultanat de Delhi et à son interprétation. Au terme de cette première partie, nous sommes encore au niveau du soufisme en Inde du Nord sous le sultanat de Delhi.

La seconde partie (p. 97-168) traite de l'implantation de la confrérie Čištiyya à Khuldabad. Quand le sultan de Delhi Muḥammad Ibn Tuġluq (1325-1351) voulut déplacer sa capitale à Daulatabad dans le Deccan nouvellement conquis, il y fit partir de force les soufis de Delhi ; parmi eux se trouvait Burhānu'd-Dīn Ġarīb, un des disciples de Niẓāmu'd-Dīn Awliyā' (m. 1325), le véritable organisateur de la Čištiyya. Cette partie présente la personnalité et la doctrine de Burhānu'd-Dīn, et l'adaptation de ses disciples au contexte du Deccan. Ici encore, pas de récit à proprement parler mais une préoccupation constante d'historiographie avec des sous-sections sur l'interprétation de l'expansion musulmane dans le Deccan et sur le problème de la conversion.

La troisième partie (p. 191-238) replace le complexe de Khuldabad dans l'histoire en montrant comment il fut patronné par les souverains successifs qui cherchèrent à s'assurer le pouvoir dans la région : les sultans bahmanides furent les premiers à faire des donations ; puis le sanctuaire bénéficia de la compétition des sultans d'Ahmadnagar, de Khandesh et du Malwa ; inclus dans l'empire des Moghols dès la fin du règne d'Akbar (1556-1605), il bénéficia de leurs faveurs jusqu'au règne d'Aurangzeb (1658-1707) qui s'y fit enterrer. À la dissolution de l'Empire moghol, Khuldabad eut le privilège de tomber sous la juridiction du riche Nizam d'Hayderabad qui poursuivit les donations.

Suit une brève conclusion (p. 241-247), qui n'en est pas une car elle insiste seulement sur la multiplicité des récits possibles à propos de l'histoire de Khuldabad. Enfin viennent trois appendices qui présentent successivement la liste des textes persans et arabes utilisés par les soufis de Khuldabad au XIVe siècle, un mémorandum sur les revenus du sanctuaire à la fin du XVe, et une liste des donations par les empereurs mōghols.

Nous sommes à l'évidence en présence d'un ouvrage important : en raison de la nouveauté et de l'importance des matériaux mis à jour, et de la sophistication des réflexions sur l'historiographie ; on devra le prendre en considération dans toute étude concernant le soufisme indien. Mais on peut regretter que le souci constant de démonter l'historiographie existante et de réfléchir sur l'interprétation des sources hagiographiques ait fait passer au second plan le récit historique et la description des institutions. Le souci de « déconstruire » à la mode aujourd'hui aux USA ne devrait pas prendre le pas sur la nécessité de présenter, fût-ce à titre d'hypothèse, une reconstruction.

Marc GABORIEAU
(CNRS-EHESS, Paris)

BCAI 11 (1994) C.W. Ernst: Eternal garden. Mysticism, History and Politics at a South Asian Sufi Center, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ali Salih KARRAR, *The Sufi Brotherhoods in the Sudan*. Londres, C. Hurst & Co., 1992. XIV + 234 p. index, glossaire.

L'ouvrage de A.S. Karrar ne correspond pas véritablement à son titre : il ne s'agit pas, en effet, d'une étude d'ensemble, équilibrée, des confréries au Soudan, mais plutôt d'une histoire minutieusement documentée, de celles-ci aux XVIIe-XIXe siècles, principalement dans la région des Šayqiyya, au nord de la Nubie soudanaise. En fait, comme l'auteur le souligne dans sa préface, il s'agit de l'adaptation pour la publication de sa thèse de doctorat (1985), préparée dans le cadre du département d'histoire de l'université de Bergen, thèse intitulée plus justement « The Sufi Brotherhoods in the Sudan until 1900 with special reference to the Shayqiyya region ». Les contraintes de l'édition sont sans doute responsables de l'amputation du titre original comme d'ailleurs d'un texte de jaquette qui veut voir dans ce livre une remise en question de certaines interprétations de J.S. Trimingham dans *Islam in the Sudan*, alors que la démarche de A.S. Karrar ne s'éloigne guère, en fait, des typologies, analyses et méthodes de ce classique. Ceci étant, *The Sufi Brotherhoods in the Sudan* est fort intéressant parce qu'originaire lui-même des Šayqiyya, l'auteur a pu faire usage d'archives familiales et de relations personnelles sur le terrain jusqu'ici hors de portée des chercheurs. En outre, alors Senior Archivist au National Records Office de Khartoum, il a eu à sa disposition des documents d'accès parfois difficile. Son principal mérite est d'avoir, en combinant ces diverses sources, écrit une histoire des confréries en pays Šayqiyya « du dedans », comme l'a souligné, dans sa préface, R.S. O'Fahey, et fourni un éclairage nouveau, à partir de la base et du local, sur certains aspects de l'implantation et du développement des ordres soufis, notamment en ce qui concerne l'impact de ceux-ci, à l'échelon régional ou de l'ensemble du Nord-Soudan, sur le contexte sociopolitique et économique.

Dans les mentalités soudanaises, islam et soufisme sont indissociables au point que les confréries occupent encore aujourd'hui une place prépondérante dans la vie politique et religieuse du pays moderne. Pour analyser le processus historique du développement de leur considérable emprise au Soudan, l'auteur retrace, chronologiquement, les différentes étapes de leur pénétration et de leur expansion dans l'ensemble du Soudan, puis chez les Šayqiyya. Distinguant les confréries « anciennes », Qādiriyya et Šāḏiliyya, cellules atomisées et autonomes, fondées par des *šuyūḫ* isolés et indépendants, de celles issues du réformisme soufi des XVIIIe et XIXe siècles, Sammāniyya et surtout Ḫatmiyya, centralisées et à même de jouer un rôle dynamique dans la vie religieuse et politique soudanaise, A.S. Karrar montre, à partir de données de base, ce qui diffère dans leur doctrine et leur structure comme dans leur approche du prosélytisme. Mais l'essentiel du livre concerne l'histoire des « nouvelles » confréries, marquant, selon l'auteur, le passage au Soudan du modèle confrérique atomisé, propre à la ceinture soudanienne, à un modèle moyen-oriental. Dans une première période (début du XIXe siècle), la Sammāniyya, à laquelle faisait défaut un véritable leadership central et qui échoua de ce fait à s'assurer une vaste implantation géographique, peut être considérée à mi-chemin entre les ordres anciens et les nouveaux. En revanche, la Ḫatmiyya, fondée par Muḥammad ʿUṯmān al-Mīrġanī (m. 1852), notable religieux mekkois et disciple du grand réformiste soufi marocain Aḥmad ibn Idrīs al-Fāsī (m. 1837), introduite plus tardivement au Soudan, connut un développement géographique et ethnique considérable, grâce à son organisation centralisée et hiérarchisée. Les chapitres consacrés à cette dernière confrérie, fortement implantée en pays

BCAI 11 (1994) C.W. Ernst: Eternal garden. Mysticism, History and Politics at a South Asian Sufi Center, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net